

LE VISAGE DE FRANÇOIS MITTERRAND se dessinait peu à peu sur l'écran de télévision. Ses parents, leurs amis bondissaient hors des canapés, poussaient des hurlements. Alice fixait Cécile, qui sortit de la pièce, la démarche nonchalante tranchant au milieu de l'hystérie collective. Ses sœurs la saisirent maladroitement, lui piétinèrent les pieds. Ses grands-parents s'étaient levés, la serrant jusqu'à l'oppresser. Alice ne distinguait plus les visages, ne décelait aucune expression, les individus familiers qui composaient le dîner quelques instants auparavant ne faisaient plus qu'un. Elle fut entraînée dans une danse titubante qui occupa l'espace du salon-salle à manger-cuisine de l'appartement où ils vivaient. Leurs cris faisaient écho à ceux de la rue, aux commentaires des présentateurs de télévision.

Alice parvint à se détacher de la cohue et se réfugia près de la fenêtre. Sur le boulevard, une foule avait envahi les trottoirs, les voitures ralentissaient, klaxonnaient, les conducteurs et leurs passagers avaient baissé les vitres, se penchaient au dehors, brandissaient des pancartes, agitaient les bras, les mains. La fièvre, la fierté, contagieuses, l'envahirent. Ils avaient gagné.

Puis l'euphorie retomba, chacun s'assit, reprit son souffle. Alice rejoignit Cécile dans la chambre. Une petite pièce, meublée de trois couchages, trois bureaux escamotables, trois tables de nuit identiques, qu'elle partageait avec Salomé et Nine.

Allongée sur le lit d'Alice dans la position du fœtus, Cécile feuilletait l'anthologie de la poésie française, dont les pages étaient froissées, presque déchirées à force d'avoir été consultées. Elles avaient ensemble souligné des vers, coché des passages pour préparer le bac de français, mais aussi pour se rappeler les extraits de leurs poèmes préférés. Patti Smith, dont la voix grave résonnait sans relâche dans l'intimité des salles de bains, recopiait dans des carnets l'intégralité des poèmes qu'elle aimait. Alice et Cécile l'imitaient, espérant fébrilement inventer un jour, à leur tour, un autre monde. Devenir des artistes.

– Tout ça te gêne ? demanda Alice.

– Oui, répondit Cécile sans lever les yeux.

Elle n'aurait pas eu besoin de répondre, Alice devinait et comprenait sans les mots. Cécile se redressa et se tourna enfin vers elle.

– Tu n'appelles pas ta mère ? demanda Alice.

– Elle doit être dans le même état que tes parents, répondit Cécile, qu'elle se défoule.

Et elle se mit à rire. Les rires de Cécile étaient rares et fusaient au moment où on ne les attendait plus.

– Tu imagines la tête de mon père, dit-elle. Les socialistes ! Cette plaie. Il doit déjà échafauder toutes sortes de ruses pour mettre son argent à l'abri, ma belle-mère avait peur de la victoire.

– Ils ont tant d'argent que ça ? dit Alice.

Cécile haussa les épaules.

– Je ne sais pas, en fait. Je m'en fous.

Alice hochait la tête.

Sa mère apparut sur le seuil de la porte, légèrement bancal, comme si elle ne tenait plus sur ses jambes.

– Les filles, nous partons. Vous gardez Salomé et Nine, je compte sur vous.

– Vous allez où ? J'aimerais venir, s'écria Alice.

Mais Cécile avait déjà acquiescé, rester avec les petites lui convenait. Alice n'insista pas. Les adultes désertèrent l'appartement. Elle colla son front contre la vitre. Salomé, Nine et Cécile discutaient. Alice ne les écoutait pas mais aimait les entendre. L'ambiance de la rue avait changé. Tout semblait plus calme. Quelques passants égarés, le ciel assombri. Il allait pleuvoir.

Le sang d'un condamné à mort

C'est du sang d'homme, c'en est encore

C'en est encore

Les disques de Julien Clerc passaient en boucle. Dès qu'elles étaient seules, Alice et ses sœurs montaient le son. Les

chansons du dernier album faisaient l'unanimité alors que leurs goûts différaient en tout. Elles se mirent à hurler :

*Mais elle est
Ma préférence à moi*

Le lendemain, les images de la Bastille furent retransmises à la télévision. Ses parents étaient au premier rang, hilares sous la pluie. Dans l'école catholique où elle était inscrite pour sa proximité plus que par conviction religieuse, cela fit sensation.

Alice se réjouit de prendre part à un mouvement historique, puis les réflexions fusèrent. Elle était passée dans le camp ennemi. Les familles de la plupart de ses camarades étaient prêtes à quitter le pays, Alice se risqua à argumenter, créant des tensions inutiles. Les épreuves de français approchaient.

Elle cessa de parler politique en classe. Cécile et elle se consacraient à leurs projets artistiques et s'aimaient tendues vers le même idéal dont le visage leur échappait mais qui les aspirait.

TRENTE ANS PLUS TARD, le 10 mai 2011, le mari d'Alice vidait les placards, retirait des livres, des bibelots, laissant des étagères vides, des espaces creux. Ce matin-là, il boucla ses cartons et les emporta. Il lui rendit la clé. Il avait mis du temps à accepter d'emménager ailleurs.

Elle s'était levée tôt. Elle se tenait au milieu du salon, immobile, courbatue. Rien ne lui semblait réel, ni irréel non plus. Elle était quelque part entre les deux, flottant dans la pièce aux contours familiers, qui lui semblait soudain étrangère et hostile. Il lui était impossible de savoir ce qu'elle ressentait, ni même si elle ressentait quelque chose. Elle n'avait pas pleuré quand le processus de destruction avait commencé, elle était restée stupéfaite, s'accrochant aux ponctuations quotidiennes, à des actions précises, pulsations de ses journées. Se lever tôt même si elle ne devait plus se rendre au bureau (on l'avait licenciée quelques mois plus tôt), croiser les enfants bien que son fils et sa fille n'aient plus besoin d'elle, prendre sa douche, s'habiller, descendre acheter le journal, s'asseoir au café, le lire – une activité nouvelle dans une vie nouvelle –, faire la liste de la suite, des impératifs professionnels et non